

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 1

Artikel: Un bon avis à propos d'étrennes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La tsanson de bounan dâo Conteu.

LE 31 DÉCEMBRE

Lo pourr'an septantè-sa
 Va botsi ceta veillâ;
 L'est ma fâi teimps que s'ein aulê,
 Kâ faut dâi rudès z'épaulê
 Po poâi *ietz* avoué on an
 Yô ia tant de brâma-fan.

Du lo premi dè janvié
 Tant qu'à vouâi à la miné,
 Lâi a z'u per ti lè carro
 Prâo cousons, prâo mau, prâo larro,
 Guerra, fû, inondachon
 Philoxéra, Macmahon.

Po restâ dein lo canton
 Néin ma fâi prâo z'u guignon;
 Tsappliâ, ruinâ pè la grâla
 Que tchesâi râi coumeint bâla,
 Lè pourrès dzeins comptérant
 Veingtè-quattro mâi po l'an.

Et clliâo qu'ont étâ bourlâ!...
 Et lo lé, qu'a tant razâ!...
 Por ti, y'a prâo z'u misère
 Que ne foudrâi pas revaire,
 Sein comptâ ti lè malheu
 Que l'ont fé lè protieure.

Et cé bio quié dè Vevâ
 Coumeint diablo la ribliâ!...
 Lo vo dio, n'ein z'u n'annâie
 Que sarâ pou regrettâie.
 Mâ l'est bon, vouai quie sa fin,
 L'est miné, lo bounan vint!

LO BOUNAN

Revaitsé don lo bounan
 Que vint on iadzo per'an,
 A cein que dit l'aremana.
 Se lo pan a trâo dè farna
 Po clliâo qu'ont trinquoûtâ hiai
 Baillâ à cé qu'a souffai.

Ai z'abonâ dâo Conteu,
 Vigno soitâ dâo bounheu;
 Que l'annâie que coumeincé
 Vo baillâi dzouïe, pacheince;
 Que voutron grenâi sâi pliein
 Et lo *satsset* pou retreint.

Que vo z'aussi lard kegnu,
 Bossaton jamé vouaisu;
 Buro, pan et prâo fromadzo
 Po gouvernâ lo ménadzo.
 Que jamé on guieux d'hussié
 N'aulê trobliâ voutra pé.

Ye vo soito dâi z'infants,
 Bouna fenna et dâi galants
 Po voutrès djeinès felièttès;
 Que sont galézès bouébettès;
 Et que vo pouéssi sôveint
 Tiâ on caïon de trâi-ceint.

Oreindrâi, por ein fini,
 Soito lo bosson garni
 A ti clliâo que sâvont liairè,
 Po que pouéssont mè revairè
 La demeindze, lo matin.
 Atsivo! portâ-vo bin!

Les cartes de visite. — Dans ce moment de l'année où il s'échange des milliers de cartes de visites entre parents et amis, il nous paraît opportun de reproduire à ce sujet les appréciations d'Alphonse Karr :

« Il est tout simple, dit cet écrivain, de laisser sa carte chez un ami que l'on ne rencontre pas, pour que le portier ou les domestiques n'oublent pas de dire que vous êtes venu; mais envoyer sa carte par un délégué au lieu de témoigner d'une attention ou d'une intention, ne peut, en bonne logique, qu'affirmer que vous êtes très décidé à ne pas vous déranger pour aller voir les gens. En effet, il est possible que l'on ait le désir très réel et très vif d'aller voir quelqu'un et qu'on en soit empêché pendant des semaines et des mois.

Je ne suis pas un des hommes les plus faibles, quoique je ne sois guère fort; eh! bien, j'ai fait dans toute ma vie trois ou quatre fois ce que j'ai voulu. Ce retard, au besoin, ne prouve rien contre l'amitié; mais l'envoi d'une carte, par un mercenaire, établit incontestablement que vous êtes résolu à ne pas faire de visites. Ces cartes pourraient s'appeler des cartes de non visites.

Cela ressemble à cet usage ancien qu'avaient les rois d'envoyer une voiture vide à l'enterrement d'un de leurs fidèles serviteurs, dont ils voulaient ainsi honorer la mémoire. Si tous les amis d'un mort, qui, lui, ne peut se faire remplacer par un cercueil vide, suivaient cet exemple, cela donnerait aux enterrements une gaité qui leur manque trop souvent. En effet, si vous envoyez votre voiture, moi j'enverrai mes bottes, et je vous défie de me prouver que ce ne serait pas exactement la même chose.

Un bon avis à propos d'étrennes. — Le hasard m'a fait quitter Paris quelques jours avant le 1^{er} janvier, dit le même auteur; je suis revenu seulement le 3 ou le 4 du même mois. Certes il n'est pas désagréable d'éviter cet aspect affligeant d'une grande cité au moment des étrennes, c'est-à-dire au moment où l'on ne voit plus autour de soi que des mendiants, au moment où l'expression de l'amitié, où les vœux pour votre bonheur, vous grincent désagréablement aux oreilles sans arriver au cœur, et n'ont pour but que de vous dévaliser; où surtout,

l'homme le plus généreux est tristement obligé de faire des calculs d'avare, et d'imaginer des expédients de pingre. Mais ce régal d'une absence de quatre ou cinq jours, à cette époque, est fort cher, et je crois devoir en avertir ceux qui par hasard ou autrement, tomberaient dans la même erreur que moi.

A peine êtes-vous revenu, que vos portiers vous accueillent d'un air froid; les garçons du cabaret où vous mangez d'ordinaire ne peuvent dissimuler leur inquiétude; vos connaissances vous félicitent de l'esprit avec lequel vous vous êtes dérobé aux ennuis et aux corvées du premier jour de l'an.

Tout cela, air froid des portiers, anxiété des garçons, et surtout compliments et félicitations de vos connaissances veut dire : avare, pingre, ladre et voleur.

Et alors, vous êtes obligé de prouver et d'établir, non par des raisons, non par la discussion, mais par des faits que ce n'est pas par économie, avarice et ladrerie que vous vous êtes absenté; et il vous faut de toute nécessité augmenter le chiffre de la somme que vous consacrez d'ordinaire aux étrennes.

Consultez donc vos moyens et votre bourse avant de vous permettre la fantaisie de vous absenter pendant les derniers jours de décembre et les premiers jours de janvier. Je vous donne cet avis pour vos étrennes. »

Protestant !

Ayant affaire pour quelque temps dans un village d'Alsace, je m'étais logé dans une petite auberge tenue par une vieille bonne femme avec l'aide de sa petite fille la *belle* Madeleine, qui certes n'avait pas volé son surnom.

On m'avait donné la plus belle chambre de la maison, cette chambre classique que tout voyageur connaît, avec un lit trop tendre, orné de rideaux blancs insultés par les mouches, des fleurs artificielles sous un globe de verre, des *objets d'art* formés d'une agglomération de coquillages, un tapis de floche sur la table, des meubles dépareillés, etc. Ces braves gens avaient grand soin de moi et je me serais trouvé fort bien, mais... c'était en Carême et on me faisait faire un *maigre* absolu les mercredi, vendredi et samedi.

Et quel maigre ! Chaque jour, à midi, de la carpe frite, tandis que le soir arrivait... de la carpe frite. Or, je puis tenir, au sujet de ce poisson, le célèbre raisonnement inventé à l'usage des épinards : Je n'aime pas la carpe et j'en suis bien aise, parce que, si je l'aimais, j'en mangerais et je ne peux pas la souffrir. Aussi je prenais mon mal en patience et sans me plaindre, vivant de mon mieux avec ces braves femmes.

De leur côté elles avaient poussé la condescendance jusqu'à me donner, un jour, sur ma demande, de la morue au lieu de carpe. Tout allait donc pour le mieux, *quand un jour, jour affreux...* arrive un monsieur de la ville avec qui j'avais

affaire et qui me demande si je me trouvais bien dans ce cabaret. Je lui dis que oui, sauf la rigidité du Carême à laquelle je n'étais pas habitué.

Aussitôt mon imprudent interpelle Madeleine et lui dit : « Vous ne devriez pas faire faire *maigre* à M. C., il est protestant. »

— Oh ! non, répond Madeleine avec indignation, *il n'a pas une figure à ça !*

Je lui avais paru honnête. Tout fut gâté, malgré la dénégation de Madeleine. Le coup avait porté et, quoique on continuât à me bien traiter, l'intimité avait disparu sans retour. E. et C.

Un chroniqueur parisien énumère ainsi les divers avantages qu'on retirera bientôt de l'invention du téléphone :

Si l'emploi qu'on fera de cet instrument est en rapport avec les services qu'il peut rendre, nos villes seront bientôt couvertes de réseaux téléphoniques. La ville semblera enve-
loppée d'une immense toile d'araignée. Toute maison aura ses téléphones. On s'abonnera au spectacle à bon marché, et on entendra *Robert* ou les *Huguenots* sans sortir de chez soi. Citoyen d'un pays libre, il vous faudra votre téléphone parlementaire. De chez vous, vous assisterez aux séances des Chambres. Le roi pourra prononcer le discours du trône au coin de son feu. La Chambre entendra le téléphone, et la parole royale sera comme ces oracles antiques qu'on croyait venir de la bouche de marbre du dieu.

Pour les journaux et leurs comptes-rendus parlementaires, académiques, lyriques, culinaires, scientifiques; pour les meetings, les concerts, les conférences, les théâtres de drame, de comédie et de vaudeville, comme ce sera commode ! Tout, grâce au téléphone, se fera dans les bureaux de rédaction. Chaque parole prononcée à la Chambre arrivera au journal en même temps qu'à l'auditoire. Au lieu de s'abonner aux *Annales parlementaires*, on s'abonnera au téléphone. Quelle volupté pour le critique breveté et assermenté, de n'avoir plus qu'à ouvrir la communication électrique de son téléphone pour assister à la séance de l'Académie, au concert de l'artiste à la mode, pour entendre un discours de Gambetta ou de Castelar, ou pour rendre compte d'une séance du congrès des Etats-Unis ! Quel dommage que je sois si vieux ! C'est seulement demain que, grâce au téléphone, l'âge d'or du journalisme va commencer. Puis, plus de lettres à écrire. Les dépêches télégraphiques en ont déjà supprimé une bonne partie, les dépêches téléphoniques vont encore simplifier la chose.

Car du moment que la distance,
Prétexte ordinaire à l'écrit,
Disparaît, — la correspondance
Tombera vite en discredit.

A quoi bon donc apprendre à lire
Et se tourmenter le sommeil,
Quand tout ici pourra se dire,
Par le tuyau d'un appareil ?

Les Poupées. — Parmi les jouets les plus en vogue à l'époque du jour de l'an figurent les poupées.

Les poupées firent rage sous Néron : fillettes, jeunes filles, jeune femmes, avaient leur poupée et même *leurs poupées*; car il en était pour les jours ordinaires et pour les jours fériés. La poupée était un objet de luxe comme les petits chiens de nos jours; et l'on portait sa poupée en visite et à la promenade, comme on transporte aujourd'hui son kingcharle dans les salons ou sur le boulevard.

Comme les filles françaises, les filles romaines apportaient